



HAL
open science

Revisiter Durkheim

Baptiste Coulmont

► **To cite this version:**

Baptiste Coulmont. Revisiter Durkheim. Frédéric Rognon. Penser le suicide, Presses universitaires de Strasbourg, pp.43-54, 2018, 978-2-86820-540-7. hal-02001801

HAL Id: hal-02001801

<https://hal.science/hal-02001801>

Submitted on 5 Feb 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Revisiter Durkheim

BAPTISTE COULMONT¹

Version préliminaire d'un texte publié dans :

Frédéric Rognon (dir).

Penser le suicide,

Presses universitaires de Strasbourg, pp.43-54, 2018,

issn : 978-2-86820-540-7.

*Le Suicide*² d'Émile Durkheim (1858-1917), publié en 1897, garde-t-il aujourd'hui une actualité ? Cet ouvrage reste une référence incontournable des travaux sur le suicide, s'il faut en croire les bibliographies. Il est aussi l'un des passages décisifs des études de sociologie. Pour Christian Baudelot et Roger Establet³, c'est même un livre « vivant », par comparaison avec les autres ouvrages de Durkheim, et notamment *Les Formes élémentaires de la vie religieuse* (1912)⁴.

Rappelons alors quelques-unes des grandes leçons du *Suicide*. Le taux de suicide, c'est-à-dire le nombre annuel des suicidés dans un territoire donné divisé par la population totale de ce territoire, varie en raison inverse du degré d'intégration des sociétés dans lesquelles se trouvent les hommes et les femmes : des sociétés (petites ou grandes) fortement intégrées limitent le taux de suicide. C'est parce qu'elles limitent, dans ce cas, la capacité des individus à se détacher du monde social. Il varie aussi, ce taux de suicide, en relation avec la plus ou moins grande cohérence normative des sociétés : quand les places sont bien définies et que les normes et valeurs associées à ces places semblent légitimes à tous, le suicide est moins fréquent que dans le cas contraire. Le monde contemporain (celui de Durkheim) voit la dissolution des petites sociétés et des bouleversements normatifs : le sociologue propose alors une réorganisation générale de la société et conseille la mise en place de corporations, basées sur les groupes de métiers, qui joueraient le rôle de corps intermédiaires contraignants et souples. Il propose une solution pour le monde industriel.

Quelle actualité peut bien conserver ce texte ? Rien sur la souffrance. Rien sur les maladies mentales. Rien sur les motifs des suicides. Rien sur les tentatives de suicide. Rien même ou presque sur les individus qui se suicident, puisqu'ils ne sont pas envisagés en tant qu'individualités. Ces absences sont dues en grande partie au but de l'ouvrage, qui est un ouvrage de combat, un livre écrit « contre » de nombreuses théories du suicide et « pour » asseoir la place de la sociologie (à la fois comme science positive mais aussi comme force de propositions politiques).

L'évaluation de la pertinence actuelle du *Suicide* nécessite donc de revenir au contexte de sa production. Et il faut tout d'abord revisiter certaines des relations que Durkheim entretient avec la

¹ Sociologue, maître de conférences en sociologie à l'Université Paris VIII, UMR 7217 - Centre de recherches sociologiques et politiques de Paris (CRESPPA), et actuellement en délégation à l'Institut national d'études démographiques (INED).

² Voir Émile Durkheim, *Le Suicide* (1897), Paris, Presses universitaires de France (coll. Quadrige), 2013¹⁴ .

³ Voir Christian Baudelot et Roger Establet, *Durkheim et le suicide*, Paris, Presses universitaires de France, 2011⁸ .

⁴ Voir Émile Durkheim, *Les Formes élémentaires de la vie religieuse* (1912), Paris, Presses universitaires de France (coll. Quadrige), 2013⁷ .

statistique morale de son époque. Il est ensuite nécessaire de se pencher sur les « petites sociétés » que Durkheim met au cœur de son analyse. Enfin, au-delà de la simple étude bibliographique, il faut chercher l'inspiration durkheimienne de certains projets d'études contemporaines du suicide.

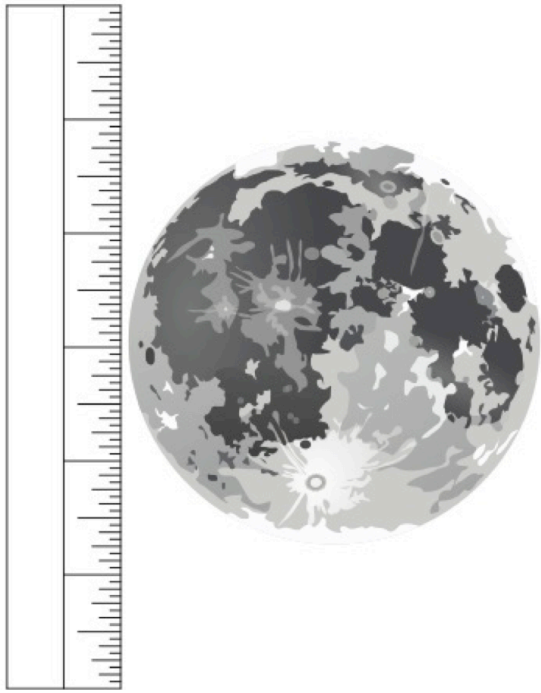
I. De la statistique morale à la sociologie

Le contexte général de la rédaction du *Suicide* est celui de l'inquiétude face au monde contemporain et d'une interrogation sur ce qui fait agir les humains, et principalement sur ce qui échappe à la conscience. Il serait ainsi possible de s'intéresser aux théories de la folie de l'époque de Durkheim, par exemple : il écrit sur fond d'aliénisme, tout en méconnaissant ce qui s'écrit depuis une vingtaine d'années. Ou de s'intéresser aux théories racistes de son époque : il écrit contre ce discours de la race qui postule et recherche l'inconscient racial. Mais ce qui a traversé les décennies, depuis la publication du *Suicide*, ce sont les résultats statistiques. Il faut alors s'intéresser à l'aspect quantitatif de l'œuvre de Durkheim. Car il y a toute une conception du suicide dans les quelques méthodes qu'il utilise.

Deux raisons président à l'examen des usages durkheimiens des chiffres. La première raison est *a priori* une solution de facilité : la méthode statistique est très simple (il calcule des taux). Mais c'est aussi parce que *Le Suicide* est l'un des premiers ouvrages de sociologie qui prenne appui en grande partie sur ces méthodes quantitatives. Ainsi le grand opposant de Durkheim, Gabriel Tarde, est professionnellement juriste et statisticien mais n'utilise pas les statistiques. Et nombreux sont les sociologues, après 1945, qui ont pu voir dans la méthode utilisée par Durkheim une ancêtre de l'analyse multivariée, qui prend en compte l'effet de plusieurs variables simultanément (par exemple le sexe, l'âge et la situation matrimoniale).

II. La grande surprise de la moyenne

Nous avons oublié la surprise énorme qu'a représentée la découverte de la moyenne, au XIX^e siècle. Aujourd'hui, nous considérons ce calcul comme naturel : quoi de plus simple qu'une moyenne ? Ce n'était pas le cas au XIX^e siècle. Son promoteur dans l'étude de la société, Adolphe Quetelet, était un astronome belge qui, pour des raisons historiques, a dû étudier le monde social plutôt que le monde céleste. Il y importe des méthodes d'astronomie. Pour savoir quelle est la taille de la lune, étant données les imperfections des instruments de mesure, vous prenez cent ou mille mesures, et la moyenne de toutes les mesures de ce même objet vous donne, avec un certain degré de certitude, la taille de la lune. Quetelet va faire l'opération *inverse* pour les humains : vous mesurez mille hommes, vous calculez la taille moyenne... et ce que vous obtenez, c'est la véritable taille de ce qui lui apparaît comme l'homme modèle, celui qu'on ne peut observer directement, mais dont on peut mesurer les copies imparfaites. Pour Quetelet, l'existence d'une «taille moyenne» chez les hommes était un indice que les hommes concrets, vous et moi, n'étaient que des copies imparfaites du modèle, l'homme moyen, qui est le moule duquel nous sortons.



Circonférence de la Lune :

mesure 1 : 3480 km

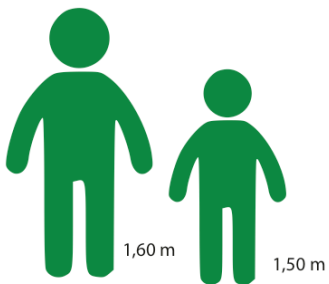
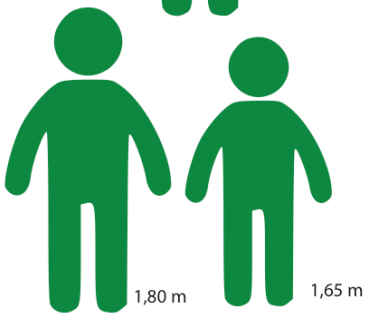
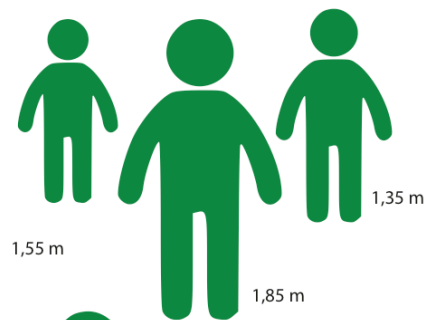
mesure 2 : 3470 km

...

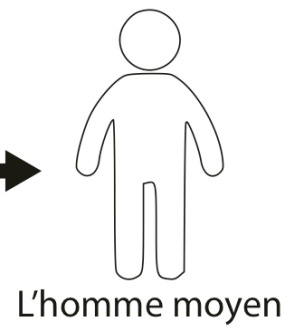
mesure 1000 : 3465 km

moyenne : 3474 km

L'homme moyen



Calcul de la moyenne



C'est cette hypothèse qui, pour Quetelet, pouvait expliquer que, année après année, la taille moyenne des Belges ou des Français reste sensiblement la même. Le moule reste inchangé. Le calcul des moyennes permet ainsi la construction d'une anthropologie, qui vise à décrire cet homme-modèle que l'on peut apercevoir dans la moyenne, l'homme moyen.

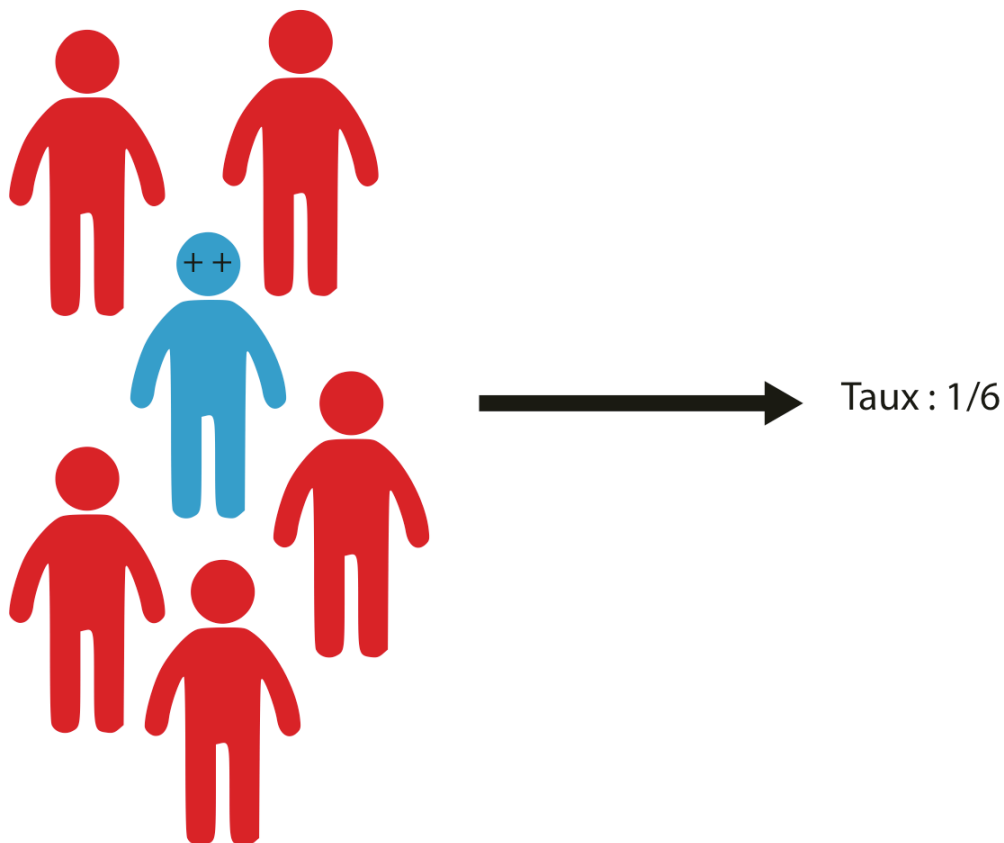
Il a fallu un grand travail pédagogique pour faire passer l'idée que l'on pouvait additionner des individus différents (des gros, des maigres, des roux, des catholiques, des ivrognes...) sous le rapport de la taille. Mais la proposition de Quetelet est attrayante : la moyenne permet d'atteindre la vérité de l'humain à une époque de remise en cause de la pertinence des grands récits mythiques exposant la création divine des hommes. La vérité accessible par un simple calcul.

III. Le taux : faire du suicide la chose des vivants

Une autre invention statistique est stabilisée au même moment : le taux. Arithmétiquement, c'est presque la même chose. Un taux est un mélange d'addition et de division, tout comme une moyenne. Mais c'est un peu plus complexe, et un taux n'est pas tout à fait une moyenne. Une moyenne se calcule à partir d'une population dont tous les individus sont affectés par la mesure (par exemple, la taille, l'âge : tout le monde a un âge ou une taille). Il y a une taille moyenne car aucun individu n'est dépourvu d'une taille.

[Insérer ici l'image Diapositive05.png]

Le taux



Le taux (ou la proportion) est différent puisqu'il se calcule à la fois sur ceux qui sont affectés et sur ceux qui pourraient être affectés, mais qui ne le sont pas. On additionne et on divise, sous le rapport du mariage, des individus mariés et des individus non mariés qui sont susceptibles de l'être... pour dire que le taux (ou la proportion) est de 0,6 (par exemple, pour dire — et ces chiffres

sont faux — qu'à 25 ans ou qu'à 35 ans, 60% des individus sont mariés). En revanche l'âge moyen au mariage est bien, lui, une moyenne, calculée sur celles et ceux qui se marient, et uniquement sur eux.

Il n'y a pas d'homme moyen derrière le taux, car certains ont la caractéristique étudiée, et d'autres ne l'ont pas. Et pour conserver l'idée de l'homme moyen, il faudrait le concevoir comme profondément clivé, comme en partie marié, en partie célibataire. S'il n'y a pas d'homme moyen, il y a la propension moyenne d'une société (ici appréhendée par l'intermédiaire d'une population) à produire un résultat.

En prenant comme objet central le taux, et non pas la moyenne, Durkheim détruit le caractère généralisable de la théorie de l'homme moyen. Il n'y a plus d'homme idéal dont nous serions une plus ou moins bonne copie. Il y a des hommes, tous différents (notamment sur le plan de la variable étudiée, présente ou non), mais appartenant tous à une société, une grande société (comme une nation) ou des petites sociétés (comme des églises, ou des familles). Quetelet avait entrevu ce problème et postulait, de manière très individualiste, que chaque individu était affecté d'une propension au suicide.

Voilà pourquoi Durkheim consacre plusieurs pages, au début de son ouvrage, à la justification de l'usage du taux. Le taux oblige à prendre en compte tous ceux qui ne se suicident pas. Au minimum, le taux, en plaçant dans un même ensemble ceux qui se suicident et ceux qui ne se suicident pas, indique qu'« il existe des influences des hommes les uns sur les autres, en tant que membres et agents de la société » (comme le souligne Maurice Halbwachs⁵), car on ne sépare pas les vivants des morts dans le dénominateur. Or ce taux, sur une période courte, est très stable. Dès la page 13 du *Suicide*, Durkheim peut écrire que le taux de suicide est un « indice caractéristique » des sociétés, parce qu'il « est lié à ce qu'il y a de plus profondément constitutionnel dans chaque tempérament national ». En mesurant le taux, on atteint le plus profond du social, la vérité du social. Ainsi Durkheim n'évoque pas, au contraire de Quetelet qui s'était aussi intéressé au suicide, la « multitude des tendances individuelles, ou la multitude des circonstances dans lesquelles les hommes peuvent se trouver », multitude faite de nuances infinies, obstacles à la généralisation.

Il y aurait eu une autre manière de considérer les suicides : en proportion du total des décès (car un décès sur soixante est un suicide quand le taux de suicide est de 10 pour 100 000). Cette manière de concevoir le suicide, peu fréquente, en fait une chose des morts, une différence de décès. En s'intéressant au suicide par le biais du taux (qui est, rappelons-le, le nombre annuel de suicides divisé par la taille de la population en situation de se suicider), on en fait la chose des vivants : on calcule des morts (en numérateur) sur une population très très majoritairement vivante (en dénominateur). Le taux des suicides est donc probablement l'héritier des changements généraux de conception de ce qu'est la mort, au cours des derniers siècles. Quoi qu'il en soit, nous voyons bien ici comment l'outil statistique très simple, le taux, contribue au changement de focale. Durkheim fait du suicide la chose des vivants, et en même temps une chose sociale.

Il y a donc, dans la création du taux de suicide (dont Durkheim n'est pas à l'origine), une conception assez précise de ce qu'il faut étudier : il faut chercher « *ailleurs que dans ceux qui se tuent* le principe des tendances à se tuer ». Voilà la première leçon à retenir.

Revisiter Durkheim, ce n'est donc pas seulement revisiter un « monument historique » de la sociologie, c'est aussi revisiter un moment historique pendant lequel le suicide devient la chose des vivants.

IV. Les petites sociétés : le salut est dans le corps intermédiaire

⁵ Voir Maurice Halbwachs, *Les Causes du suicide* (1930), Paris, Presses universitaires de France (coll. Le Lien social), 2002. Retrieved (<http://www.cairn.info/les-causes-du-suicide--9782130520900.htm>).

La conséquence de cette première leçon, qui oriente la recherche sur le suicide auprès des vivants, c'est la nécessité d'étudier les groupes dans lesquels les hommes et les femmes se trouvent.

Et ce thème parcourt l'ensemble de l'ouvrage : l'accent mis sur les « petites sociétés » dans lesquelles vivent les hommes et les femmes. La famille (le mariage et les enfants), la religion (en tant qu'assemblées de croyants), le monde du travail et sa coprésence socialisatrice. Mais aussi d'autres manières plus fugaces de faire groupe : la participation à un même courant d'enthousiasme politique, par exemple. Ces petites sociétés apparaissent, à l'époque de Durkheim, comme des formes passées face d'un côté à l'individu triomphant visible dans le sujet politique moderne et autonome, et de l'autre à l'État fort, dont tous les observateurs peuvent constater la solidification. Ces petites sociétés semblent être, *a priori*, des formes sociales attaquées par la modernité et sa rationalité. Durkheim, dans une optique quelque peu conservatrice, cherche à montrer combien ces attachements prémodernes sont alors toujours pertinents.

Examinons comment l'on peut repérer ces petites sociétés au XIX^e siècle. Durkheim va le faire principalement à partir des catégories administratives qui se déploient dans la statistique de l'époque, et donc pas à partir d'une enquête de terrain, qui examinerait les solidarités familiales. Cela aurait pu se faire : la tradition des enquêtes sociales dans la lignée de Le Play existait, mais le très petit nombre de suicides les rend peu efficaces. Présentons donc rapidement le repérage statistique du suicide sur lequel Durkheim s'appuie pour ensuite préciser certains usages des catégories administratives.

V. La grande peur de la modernité, suscitée par l'objectivation statistique

Quand Durkheim écrit, cela fait soixante-dix ans que la statistique publique compte les suicides en France. On les compte, parce que « Suicide » est au XIX^e siècle un verdict judiciaire, qui fait l'objet d'un enregistrement. Voilà pourquoi le *Compte général de l'Administration de la justice* (l'Annuaire statistique de la justice) traite les suicides à part, en les constituant comme objets propres du travail judiciaire.

208

LXXXVI. SUICIDES CLASSÉS D'APRÈS LE MODE DE PERPÉTRATION ET SUIVANT LE MOIS DANS LEQUEL ILS ONT EU LIEU.

MODE DE PERPÉTRATION.	NOMBRE TOTAL des suicidés.	SEXE DES SUICIDÉS.		NOMBRE DES INDIVIDUS QUI SE SONT SUICIDÉS EN															
		Hommes	Femmes	JANVIER.	FÉVRIER.	MARS.	AVRIL.	MAY.	JUN.	JUILLET.	AOÛT.	SEP-	OCTOBRE	NO-	DÉ-				
												TEMBRE.	EMBRE.	EMBRE.					
Submersion.....	1,941	1,302	639	101	122	208	192	177	203	202	205	155	131	111	134				
Pendaison.....	2,774	2,345	429	222	209	271	258	253	286	298	224	202	182	195	174				
Armes à feu..	}			Pistolet.....	486	466	20	56	38	39	28	47	46	54	45	38	20	41	34
				Fusil.....	294	289	5	21	28	27	32	34	24	28	13	27	21	25	14
				non spécifiées.....	25	25	„	3	3	1	2	2	1	1	4	4	2	1	1
Asphyxie par le charbon.....	* 533	335	198	47	36	47	47	56	40	56	41	46	47	37	33				

La richesse du Compte général...

Et ces suicides, en France, on les compte bien. Il en manque certainement (du fait de l'intérêt certain à sa dissimulation). Mais, après enquête judiciaire, on compte les modes de perpétration, les motifs, les professions, leur localisation, le sexe des suicidés, le moment des suicides... On les compte aussi bien parce qu'ils sont sous le regard de l'administration judiciaire tout au long du XIX^e siècle, sans véritable concurrence (l'Administration sanitaire prendra le relais).

Une peur : la hausse sans limite

Et l'évolution est à la hausse : le taux passe de 5 pour 100 000 vers 1830 à environ 25 pour 100 000 en 1900. Durkheim ne pouvait le savoir, mais il écrivait au moment où le taux de suicide allait commencer à reculer. Il est en quelque sorte victime du formidable travail d'objectivation permettant de calculer, année après année, les taux de suicide. Où qu'il regarde, comme le dit la formule, « les voyants sont au rouge » ! Le suicide augmente partout et surtout au cœur de la modernité, dans les villes plus qu'à la campagne, à Paris plus qu'ailleurs. Pendant tout le XIX^e siècle, l'évolution est à la hausse à cause des perturbations du tissu social liées à la modernisation, à l'exode rural, à la désorganisation des zones urbaines. Mais aussi — il faut le souligner — parce qu'on enregistre mieux les suicides en fin de période qu'en début de période. Le XX^e siècle trouvera les formes d'organisations sociales permettant la diminution des taux de suicide, aujourd'hui inférieurs, en France, à 17 pour 100 000.

Durkheim dispose donc des résultats d'un appareil administratif permettant d'objectiver la réalité numérique du suicide.

VI. Des indicateurs de la vie en société

Il y a deux hommes (deux humains) chez Durkheim. L'humain en tant que membre d'une société, plus ou moins grande (nation, famille, Église, profession), et l'humain en tant que forme anthropologique (un homme saisi par l'intermédiaire de ses besoins et de ses désirs), qui nous intéresse moins ici car il échappe à l'enregistrement statistique.

La statistique de son époque permet de saisir des individus en tant qu'ils appartiennent non pas seulement à une nation (les Français, les Prussiens...) mais aussi en tant qu'ils appartiennent à des petites sociétés. Le sociologue qu'était Durkheim ne pouvait pas entrer dans chaque collectif de travail, dans chaque famille, dans chaque assemblée religieuse... Mais il pouvait avoir accès à des indicateurs imparfaits : la profession, la situation matrimoniale... qui indiquent, de manière intermédiaire, dans quelle petite société vivent les hommes considérés.

L'appareil statistique moderne conçoit ainsi les individus comme membres de petites sociétés, en distinction de l'individu autonome, libre et seul, de la philosophie des Lumières. La sociologie va pouvoir ainsi se construire sur la prise en compte des attachements (en empruntant à une tradition contre-révolutionnaire ou conservatrice comme le souligne le sociologue Robert Nisbet).

Ces petites sociétés exercent leur influence sur leurs membres de deux manières :

- d'abord elles *attirent* à elles les individus, elles orientent les sentiments et les activités — c'est ce que Durkheim appelle l'intégration, qui n'est pas l'intégration des individus à une petite société mais le caractère fortement intégré, unitaire, solide, enserré... des petites sociétés ;
- ensuite elles régulent les activités en donnant une place différente à chacun, en proposant des normes à suivre, une morale. C'est ce que l'on appellerait régulation aujourd'hui, mais ce mot n'étant pas encore inventé à l'époque de Durkheim, il a recours à celui de « règle » ou de « réglementation »...

Cette manière de faire — considérer les groupes dans lesquels vivent les individus à partir des caractéristiques que des individus qui ne se connaissent pas ont en commun — s'est développée au cours du XX^e siècle.

VII. L'oubli de l'individu ?

Une critique fréquente est que Durkheim, en hypostasiant la société, a mis l'individu de côté. Il est vrai qu'il laisse de côté tout ce que peuvent déclarer les individus, qu'il laisse de côté leurs pathologies mentales, et même les motifs de suicide. Il est vrai aussi qu'il s'appuie principalement sur des statistiques agrégées, des populations dont il ne connaît pas les individus.

Mais cela n'épuise pas le travail : on le sait peu, mais les assistants de Durkheim (son neveu Marcel Mauss surtout) sont retournés auprès des fiches *individuelles* de décès, au plus près de chaque suicidé, donc. Un travail de plusieurs mois a été nécessaire pour produire des statistiques des suicides prenant en compte *simultanément* le sexe, l'âge, la localisation et la situation matrimoniale à partir de 25 000 fiches individuelles. Le calcul, est-il besoin de le préciser, a été fait entièrement à la main.

Un problème s'est rapidement posé. Dans certains cas, Durkheim et ses assistants connaissent le nombre de suicides, c'est-à-dire le numérateur (par exemple le nombre d'hommes, mariés, parisiens, de 35 ans s'étant suicidés), mais ils ne connaissent pas la taille de la population susceptible de se suicider (le nombre total d'hommes mariés parisiens de 35 ans) : le calcul du taux est parfois impossible. Ils avaient les morts. Il leur manquait les vivants.

Durkheim n'a donc pas tant oublié l'individu qu'essayé de le saisir en tant qu'il est socialisé, au moyen des outils imparfaits qu'il avait à sa disposition.

VIII. Deux prolongements actuels du *Suicide*

Au début, *Le Suicide* de Durkheim n'est pas un succès : on notera au mieux le silence gêné des durkheimiens lors de sa publication, au pire le compte rendu très critique de Simiand⁶ ; et c'est un échec commercial (il n'y a pas de réimpressions). Et une génération après, on relèvera les critiques à peine voilées de Maurice Halbwachs, sociologue durkheimien, quand il écrit *Les Causes du suicide*⁷ en 1930... Mais il connaît une deuxième jeunesse quand, après la seconde Guerre mondiale, les sociologues se mettent à utiliser les statistiques, et aussi avec le succès de la notion d'anomie⁸. *Le Suicide* devient alors le grand ancêtre de la sociologie quantitative et le concept d'anomie semble permettre aux sociologues non statisticiens d'étudier les conséquences individuelles des changements sociaux rapides.

Mais la deuxième jeunesse du *Suicide* en fait un ouvrage généraliste, un ouvrage de méthode appliquée, plus que la matrice de nouvelles études sur le suicide. Un exemple contemporain, pourtant, s'inscrit dans une filiation durkheimienne directe.

IX. Le Salut est dans l'appariement

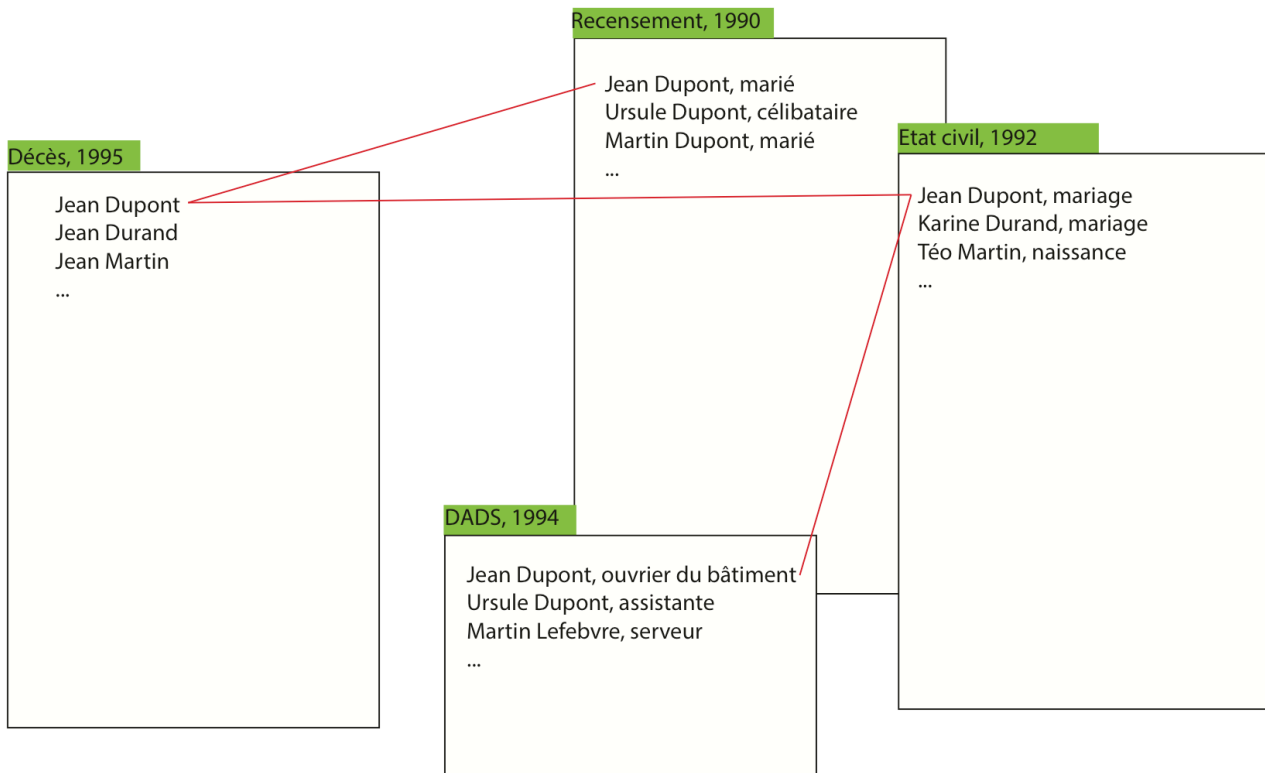
Un homme se suicide. Il est âgé, probablement «désaffilié», veuf ou sans famille proche. Que peut-on savoir de lui ? Les suicides sont heureusement rares, mais trop nombreux (environ 10

⁶ Voir François Simiand, « Compte rendu de E. Durkheim, *Le Suicide. Étude de sociologie* », in *Revue de Métaphysique et de Morale*, 6, 1898, p. 641-651.

⁷ Voir Maurice Halbwachs, *Les Causes du suicide*, *op. cit.*

⁸ Voir Philippe Besnard, *L'anomie : ses usages et ses fonctions dans la discipline sociologique depuis Durkheim*, Paris, Presses universitaires de France, 1987.

000 chaque année en France) pour que l'on puisse réaliser une enquête sur chaque suicidé, d'autant plus que les difficultés d'enquête s'accroissent : les suicidés ont tendanciellement peu de proches, ils sont plutôt âgés, etc. Hormis dans le cas du suicide assisté (autorisé en Suisse), l'imprévisibilité du suicide empêche des enquêtes préalables (alors que les maladies mortelles permettent, avant l'issue finale, de recueillir des renseignements). Et les certificats de décès sont laconiques. C'est pourquoi, pendant longtemps, les informations socio-économiques sur les suicides étaient rares et lacunaires.



Mais cet homme qui s'est suicidé a sans doute été recensé au cours de sa vie. Il s'est peut-être marié, fut père, il a peut-être été salarié, il a payé des impôts. En bref, il y a de grandes chances pour qu'il apparaisse dans une autre base de données administratives en plus de la base des décès.

Une des grandes innovations dans l'étude du suicide est ainsi liée à ces présences multiples. En France, mais aussi dans d'autres pays (Suisse, Irlande du Nord...), c'est en procédant à l'appariement, au couplage, au jumelage, de grandes bases de données administratives qu'il a été possible d'affiner la connaissance du suicide.

En France, c'est à partir de l'*Échantillon démographique permanent* (EDP), mis en place à partir de 1968, apparié (couplé, jumelé) au fichier des causes de décès, qu'il a été possible de mettre en évidence la sur-suicidité des ouvriers et des agriculteurs, par exemple. Mais même cet échantillon énorme de la population qui finit par compter plusieurs millions d'individus est limité face à la faiblesse du taux des suicides.

Quels sont les grands résultats de cette étude ? Pour n'en citer qu'un seul : le risque de décès par suicide est 3 fois plus élevé chez les agriculteurs que chez les cadres, il est 2,6 fois plus élevé chez les ouvriers que chez les cadres.

La filiation durkheimienne est évidente sur deux points :

- ce sont des données administratives qui sont étudiées. Ce point est important, car après 1945, les sociologues ont mis en place leurs propres protocoles d'enquête, en cherchant à produire

les données sur lesquelles ils travaillent (enquêtes par sondages, par observation)... Le suicide déroge à cette règle : il n'est envisageable qu'en tant qu'acte administratif.

- comme chez Durkheim, on peut repérer une absence totale de prise en compte des motifs, des déclarations de l'entourage. Cet appariement permet de connaître une partie des petites sociétés dans lesquelles étaient insérés (plus ou moins bien) les individus qui se sont suicidés. Mais leur état d'esprit restera inconnu.

Cependant cette filiation est — il faut le reconnaître — relativement faible : elle établit la pertinence de certains constats durkheimiens (l'affaiblissement des liens, la désaffiliation, les perturbations socio-économiques rapides, génèrent des suicides...), mais sans l'architecture théorique qui sous-tendait *Le Suicide*.

X. Conclusion

Une conclusion du *Suicide* retient que l'individu est pleinement socialisé, qu'il est traversé de part en part par la société, les sociétés. Il faut trouver le principe des suicides en dehors des suicidés eux-mêmes, chez ceux qui continuent à vivre. Voilà un véritable programme sociologique⁹.

Mais, nous sommes bien obligés de rejeter une grande partie des conclusions du *Suicide*. Durkheim, après avoir constaté que la légalisation du divorce faisait augmenter *le taux de suicide des gens mariés*, demandait qu'on mette fin à cette folie (le divorce sans faute). Après avoir observé les ravages de la modernité industrielle, il recommandait (en citant des conservateurs très critiques envers le droit de vote, par exemple) de réorganiser le fonctionnement de la société, en créant des corporations contraignantes (qui, de plus, pouvaient permettre d'éviter la lutte des classes). Et il faut même rejeter l'anthropologie durkheimienne : celle qui fait par exemple des femmes des êtres proches de la nature, et des hommes (mâles) des êtres de pulsion...

En lisant *Le Suicide*, nous sommes donc frappés par la déconnexion entre le caractère désuet de l'anthropologie et des recommandations pratiques, et l'actualité frappante des régularités mises en lumière (même si Durkheim ne fut pas le premier à les mettre au jour, pour la plupart d'entre elles).

Deuxième conclusion, majeure pour le XX^e siècle : on saisit les « petites sociétés » et les régularités avec des outils adaptés, comme la profession... même si l'on considère comme appartenant à la même « petite société » des individus qui ne se connaissent pas du tout (tous les époux sont dans un mariage, mais pas dans le même mariage).

Le Suicide garde donc une actualité.

Terminons par une surprise. Durkheim, en étudiant le suicide, fait œuvre de théoricien. Il précise ce qu'il entend par intégration, par anomie. Il décline des types de suicide (suicide égoïste, suicide altruiste, suicide anémique...) en lien avec l'organisation sociale. Il se positionne comme une force de proposition politique radicale (corporations...). Mais étrangement, les autres sociologues qui, après lui, ont étudié le suicide, restent à l'écart des propositions théoriques. Soit ils se placent dans une optique résolument non-durkheimienne et montrent, par exemple, l'impuissance radicale de la statistique (à cause des dissimulations, des erreurs de codage...). Ou alors, dans une optique plus durkheimienne, ils prennent le suicide comme un indicateur de « l'envers de notre monde »¹⁰ : la variation des taux de suicide est sensible aux crises, aux perturbations. Mais les

⁹ Voir Nathalie Fourcade et Franck von Lennep (eds), *Suicide. État des lieux des connaissances et perspectives de recherches*, Paris, Observatoire national du suicide, 2014 (www.drees.sante.gouv.fr/l-observatoire-national-du-suicide-ons,11209.html).

¹⁰ Voir Christian Baudelot et Roger Establet, *Suicide : l'envers de notre monde*, Paris, Seuil, 2006 ; Louis Chauvel, « L'uniformisation du taux de suicide masculin selon l'âge : effet de génération ou recomposition du cycle de vie ? », in *Revue française de sociologie*, 38 (4), 1997, p. 681-734.

grands sociologues théoriciens, en France et à l'étranger (de Parsons à Bourdieu, de Goffman à Latour...), sont restés à l'écart du suicide.

